



juin 2019

////////////////////
HARZ-LABOUR
////////////////////

miz even 2019

niverenn 25 — numéro 25



Aux Postsocratiques :

Pour l'intellectuel qui entreprend de faire ce qu'on appelait autrefois de la philosophie, rien n'est moins légitime que de vouloir avoir raison dans la discussion et, on serait presque tenté de dire, dans la démonstration elle-même. Le fait de vouloir avoir raison envers et contre tout, jusque dans la forme logique la plus subtile qu'il prend dans la réflexion, est lui-même l'expression de l'esprit d'autoconservation qu'il s'agit justement pour la philosophie de neutraliser.

Je connaissais quelqu'un qui invitait les uns après les autres toutes les célébrités des sciences exactes, des sciences humaines et de l'épistémologie, qui soumettait son système à une discussion très poussée avec chacun d'eux et qui, une fois qu'il n'y avait plus personne pour oser argumenter contre son formalisme, pensait tout tranquillement que son système était vraiment solide.

Il y a quelque chose de cette naïveté qui est à l'oeuvre partout où la philosophie imite, ne fut-ce que de loin, le geste de persuader. C'est présupposer qu'il existe une sorte d'universitas litterarum, un consensus a priori dans les esprits, qui peuvent communiquer les uns avec les autres, et c'est du même coup ouvrir la voie à tous les conformismes...

Theodor W. Adorno, *Minima Moralia*.



NOTES SUR SIX MOIS DE RÉVOLTE

*On fait la guerre pour gagner,
non parce qu'elle est juste.*
Michel Foucault

*Contemporain est celui qui reçoit en
plein visage le faisceau de ténèbres qui
provient de son temps.*
Giorgio Agamben

Si le gilet jaune est un signifiant vide dans la mesure où il n'a pas de signification pré-établie et peut en théorie être porté par chaque citoyen en révolte, dès début novembre, le gilet jaune a dit quelque chose de ceux qui le portaient. Et ceux qui portaient le gilet jaune ont aussi dit beaucoup d'eux même.

Les Gilets jaunes des rond-points ne sont pas des singularités quelconques, ils ne sont pas les « Camille » de la Zad qui se sont éloignés des métropoles et qui, lorsqu'ils s'expriment dans les médias, pour ne pas dépolitiser leur discours, préfèrent parler de

leurs projets collectifs que de leurs trajectoires individuelles. Ce ne sont pas les émeutiers de banlieue, qui ne sont plus rien socialement et décident de se venger de ce qui nous écrase tous, et qui les écrase eux plus que nous autres. Ce n'est pas non plus le cortège de tête de ceux qui, par résistance à l'assignation, refusent à la fois de parler d'eux-même et les places qui sont distribuées par l'économie et l'administration.

Ces dernières années, la force de ces mouvements fut aussi leur faiblesse, ou du moins leur limite, celle de l'illusion de la propagation. Ce n'est pas parce qu'on l'écrit sur les murs qu'il y aura des Zad partout, et l'imaginaire du k-way noir est socialement situé.

Tout en se revendiquant abstraitement comme « le peuple », en développant longuement sur leurs conditions de vie, les Gilets jaunes ont montré leur conscience du caractère situé des discours et des révoltes.

Qui ne connaît pas Marx connaît la lutte des classes.
Félix Jousserand

Quand s'exprime publiquement et politiquement ce que Marx appelle le fait d'avoir honte de ses chaînes, le discours est à la fois très différent de l'auto-définition idéologique et du concours au plus opprimé qui sévissent parfois dans les microcosmes militants.

Puisqu'il s'agit de créer les conditions d'un monde meilleur, parler des conditions sociales dans un mouvement de révolte n'est pas une manière de se draper dans un statut de victime, ni de mettre en concurrence des ressentis individuels. Et puisqu'il s'agit d'identifier les causes de la misère économique, sociale et affective, la honte livrée à la publicité devient rapidement une mise en accusation des rapports sociaux existants.

Beaucoup mieux que par son armée, son administration, ses institutions, sa police, c'est par des envoûtements que la société tient.
Antonin Artaud

Il s'agit donc de penser les rapports sociaux, l'exploitation, les modes de gouvernement, et non la seule responsabilité de Macron. Face aux rapports sociaux du monde capitaliste, il s'agit d'édifier un rapport de force,

et pour cela, de s'organiser. D'ailleurs, les préfetures ne s'y trompent pas, quand elles empêchent ou tentent d'empêcher les reprises de ronds-points.

Dans les manifestations, sur les ronds-points, dans les Maisons du peuple, ce sont les liens qui importent, et non seulement le nombre ou l'activité de tel ou tel participant. L'éthique n'est que la nature des liens entre les gens, et la manière dont ils se comportent ensemble.

Un moment politique se caractérise par sa capacité à faire rupture dans l'organisation du temps. Si vivre une oppression aide à mieux la comprendre, et si les luttes et les priorités résultent en partie des positions sociales, la vérité d'un discours et la pertinence du projet politique ne découlent pas mécaniquement du fait que les gens sont ceci ou cela, mais à la fois de la manière dont ils agissent et s'organisent ensemble, et de ce à quoi ils aspirent.

Symétriquement, l'ennemi n'est pas un sujet qui nous fait face mais un rapport qui nous tient. Si nous ne comprenons pas cela, nous nous enfermons dans la lutte contre l'enfermement, et naissent alors les autorités de la lutte anti-autoritaire, l'antiracisme essentialiste, le féminisme à grosses couilles et l'antifascisme conformiste.

Ne jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec ses propres évidences.

Maurice Merleau Ponty

Si le mouvement des Gilets jaunes fut pendant six mois un joli paradoxe (un mouvement citoyen dénonçant la corruption des élites et voulant moraliser la vie publique, tout en pratiquant l'action directe et refusant toute forme de démocratie représentative), il semble symboliser la fin d'une certaine idée de la politique comme forme de gestion.

Cette irruption populaire en dehors des lieux et des cadres habituels des mouvements sociaux est le symbole de la fin du mouvement ouvrier, dont les restructurations néo-libérales sont venues à bout. L'incapacité du gouvernement à répondre à la colère quand il en était encore temps est aussi le signe que l'accumulation du capital ne se fait plus dans un Occident déclinant. Lorsqu'il fallait, en l'absence

de propositions économiques satisfaisantes, venir à bout de la révolte par tous les moyens dans les tribunaux, de nombreux magistrats semblaient avoir oublié les règles élémentaires du droit, pourtant aussi un des piliers de l'Occident. Le crépuscule n'est pas celui de Macron mais du vieux monde, la fin qui avance n'est pas seulement celle de la V^{ème} République, mais aussi celle de l'Occident.

Suite à plus de six mois de révolte durement réprimée, il est évident qu'un peu plus de monde déteste la police. Si la police est de plus en plus présente, elle est aussi de plus en plus isolée au milieu de la population, et c'est probablement ainsi qu'il faut comprendre le soutien sans cesse réaffirmé de la part du gouvernement, et ce même quand les interventions policières créent plus de désordre que d'ordre.

Plus largement, de nombreuses personnes ne se sentent pas représentées, et ne sont plus très sûres de vouloir encore être gouvernées. Après plus de six mois de révolte, le mouvement des Gilets jaunes semble s'éteindre, en raison de l'essoufflement naturel, de la répression, et des récupérations gauchistes induisant des changements dans la composition sociale du mouvement. Cependant, aucune des causes de la révolte n'a disparu, et tous ceux qui ont participé d'une manière ou d'une autre à tout ou partie des journées de l'hiver 2018-2019 ont perdu toutes les illusions qui pouvaient leur rester sur la nature du pouvoir en place. Par conséquent, la forme que pourrait prendre une nouvelle vague de révolte dans les semaines ou mois à venir pourrait être tout aussi déboussolante et enthousiasmante que la première.

Un Gilet jaune condamné à six mois de prison ferme pour avoir appelé sur facebook au blocage de la raffinerie de Port-La Nouvelle. Un autre qui écope de trois ans de prison ferme pour des dégradations de panneaux publicitaires, ainsi que de vitrines de banques et d'assurances, à Paris. À Caen, un Gilet jaune est lui aussi condamné à trois ans de prison ferme pour des jets de projectiles sur les policiers. Pourtant, comme il l'expliquait lui-même à son procès : « Je ne tire que sur des forces de l'ordre qui sont protégées par des casques et des boucliers, quand elles lancent des grenades lacrymo ou tirent au LBD. Je lance des projectiles pour permettre d'évacuer les manifestants blessés. On se défend comme on peut... »

Depuis le début du mouvement, plusieurs milliers de Gilets jaunes ont été condamnés par les tribunaux, 800 d'entre eux l'étant à des peines de prisons fermes, dont environ 400 assorties de mandats de dépôts. Si certains des manifestants croyaient probablement avant novembre à la fable de la « Justice laxiste », nombre d'entre eux ont pu constater de quoi est faite l'activité des tribunaux : dramatiser et exagérer les faits, enquêter à charge sur la personnalité tout en refusant d'excuser les actes par le parcours social, individualiser les responsabilités tout en jugeant en fonction du contexte et en condamnant « pour l'exemple ». Quand une révolte populaire est renommée « attroupement armé » par les magistrats, quand toute forme de solidarité sert l'accusation d'« association de malfaiteurs », il s'agit à la fois de la répression exceptionnelle d'un mouvement, social lui aussi exceptionnel, et du fonctionnement habituel de la Justice. Si l'existence de la prison fait perdurer la fiction que la sanction pénale est liée au fait d'enfreindre la loi, celle-ci n'a pas vocation à empêcher la délinquance. Quiconque a déjà observé le fonctionnement d'une maison d'arrêt ou d'une centrale sait qu'elle ne pourrait fonctionner sans l'acceptation de tout un continuum d'illégalismes, qui va du directeur aux détenus en passant par les matons. Le recours à la prison, au cœur de notre système pénal, vise souvent à circonscrire l'illégalisme en créant en prison une communauté de délinquants, dont certains deviendront plus tard des complices de telle ou telle entreprise plus ou moins légale. Parallèlement, et même si cela semble paradoxal, la prison est aussi la dernière tentative de créer des corps dociles et rendre les êtres prévisibles, quand l'école, les conseillers de Pôle emploi et les services sociaux ont échoué à le faire. La quasi-totalité des détenus sont issus des classes populaires, et particulièrement des franges considérées comme inemployables. La majorité d'entre eux sont des descendants de l'immigration post-coloniale. Dans ces milieux plus qu'ailleurs, tout ce qui est trop vivant ou aspire à l'indépendance se trouve menacé par l'existence de la prison. Parfois, une personne issue d'un autre milieu social se trouve incarcérée. C'est le cas de Clément V., qui a passé deux ans et demi dans une maison d'arrêt de Bretagne. Le texte « De la solitude en prison », initialement paru en 2018 dans le journal *L'écho de l'écroué*, nous aide à réfléchir aux liens entre détenus ; rapports structurés par l'angoisse et la promiscuité. Nous devinons aussi les questionnements qui peuvent habiter les détenus, et les dilemmes forcés qui hantent nombre d'entre eux, lorsque la nécessité de se protéger pousse à choisir entre le conformisme et la volonté de se distinguer, ou encore entre la soumission à l'administration ou à d'autres détenus.

À la suite du texte de Clément V., nous publions des extraits des Haikus de prison de l'écrivain post-exotique Lutz Bassmann, qui fut présenté à Rennes en mai dernier par Antoine Volodine à l'invitation du Genepi, association étudiante œuvrant au décroisement des prisons.

Le pouvoir qui s'exercera au niveau de la vie quotidienne ne sera plus celui d'un monarque proche et lointain, tout-puissant et capricieux, source de toute justice et objet de n'importe quelle séduction, à la fois principe politique et puissance magique ; il sera constitué d'un réseau fin, différencié, continu, où se relaient les institutions diverses de la justice, de la police, de la médecine, de la psychiatrie. Et le discours qui se formera alors n'aura plus l'ancienne théâtralité artificielle et maladroite ; il se développera dans un langage qui prétendra être celui de l'observation et de la neutralité. Le banal s'analysera selon la grille efficace mais grise de l'Administration, du journalisme et de la science ; sauf à aller chercher ses splendeurs un peu plus loin de là, dans la littérature..
Michel Foucault, *La vie des hommes infâmes*, 1977

De la solitude en prison.

Il est vrai que l'on s'approprie à toute étrangeté par l'usage et le temps, même si, dans un premier temps, la prison a été pour moi l'école du désenchantement.

C'est d'abord indifférent et solitaire, avec la douleur de l'homme atteint au cœur, ou comme un autre Job au milieu d'un tas de fumier, que j'ai éprouvé le non-sens de l'existence.

Avant la prison, je pensais être maître de moi-même. En réalité, j'étais l'élève d'un ignorant.

Afin qu'elle soit adaptée à ce lieu de honte, de souffrance et d'abandon, mais surtout au besoin de ma future solitude, j'ai dû régler ma façon de voir les choses. Face à cette solitude qui prend le passé pour racine, à cette solitude où l'on n'est jamais seul, l'enfance décide.

Au commencement, dans cette taule, j'ai passé ma vie dans l'accablement du plus profond désespoir, tourmenté par le doute et sans prise sur le monde. Un doute plus fort que la faim, la fatigue ou le tabac. Puis j'ai essayé de ne plus penser à ma vie d'avant, comme un renoncement, qui ne renonce pas. Nuit après nuit s'était engrangée en moi cette solitude. J'étais devenu l'arbre malade qui ne sait plus qu'il peut encore porter des fruits. Mais comment vivre ici d'autre chose que de souvenirs ?

Ensuite, physiquement, cette faiblesse inhabituelle, c'est déjà la prison qui cherche à vous convaincre de sa domination sur votre corps. Et pourtant, vous venez seulement d'atteindre les 33 ans.

C'est un art difficile et singulier que de bien vivre en prisonnier. Jour après jour, c'est toujours la même liturgie, et cela vous froisse une dignité.

Chercher à se faire des amis ici ? Qui cherche le mieux peut trouver le pire !

Le prisonnier, comme la plante, est devenu un produit de l'air et du sol. C'est peut-être ma conception scientifique ou philosophique. La prison structure l'âme humaine, quatre-murée, sur nos lits 21 heures sur

24, à trois dans 9 m². De temps en temps, on accède à l'air et à la lumière, comme le vin, à la fois caveux et solaire.

Un des spectacles où se rencontre, hélas, le plus d'épouvantement est sans doute l'aspect général de la population d'une prison, peuple horrible à voir. Tous ces compagnons de la mauvaise fortune, tous ces marmiteux, traficoteurs en tous genres, artistes de la serrure et du trou de balle, ont des visages de cendre, couturés et tordus, rendant, par tous les pores, l'esprit, les désirs, les vices, les addictions et tous les poisons dont sont engrossés leurs cerveaux – non pas des visages, mais bien des masques !

J'ai mis tous mes efforts à former ma vie jusqu'ici. Ne pouvant régler les événements, depuis maintenant 18 mois que je suis incarcéré, je me règle moi-même. Moi qui ai toujours fui le commandement, l'obligation et la contrainte. De savoir tant, de parler si peu, il n'est vraiment facile pour personne de s'imposer une discipline d'oisiveté, de se frayer une route ici parmi les ruines, de rester sain de corps et d'esprit, de ne surtout pas se chercher hors de soi – au lieu de tenter, comme personne, de descendre en soi-même.

Je dois avouer que cet apprentissage de la prison a été effrayant : me fondre dans ce décor, dans ce pli de la société, dans le théâtre de ces cellules où l'on doit survivre à trois dans 9 m², dans cet espace psychique qui, par définition, avec l'accoutumance, devient une extension de nous mêmes : 9 m² dans lesquels 100 % des gens qui coexistent ont enfreint la loi ; 9 m² à trois, mâchés au creux d'un matelas moite sans propriétaire, dans des lits de fer superposés ; 9 m² où, chaque fois, l'histoire se répète, où l'on doit faire connaissance, comme trois personnages pris dans une histoire en train de s'accomplir. Dans ce désordre miteux, où la crasse, mais aussi les médicaments, ajoutent à la confusion du lieu, on se retrouve parfois forcés de partager son quotidien avec deux tronches de boeufs bouillis, qui libèrent sous ton lit, lorsque tu as la chance de dormir en-haut, une odeur fade et opiacée qui trahit d'anciennes habitudes, le tout survolé par une noria de mouches, nous donnant à tous un air triste et contrit.

Vingt-quatre heures sur 24 à trois dans 9 m², on étouffe dans nos cellules, des haleines chauffent l'air d'une odeur de bétail humain, de merde et de tabagie. Les cris et les insultes des toxicomanes, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, me rendent fou. La pauvreté du vocabulaire, malgré quelques efforts de diction dans une langue passablement truande, ainsi que le rap, diffusé fort en permanence par les fenêtres en bruit de fond, poussent à la névrose. J'ai alors l'impression d'être le dernier survivant d'un monde qui n'existe plus.

Je ne connais pas de pareil génocide culturel que cette télé dans chaque cellule, toujours allumée. Ôtez ce seul divertissement, juste pour voir, à 99 % des détenus, et vous les verrez se sécher d'ennui. Ils sentent alors leur propre néant sans le connaître, comme lorsqu'ils se retrouvent seuls au mitard. Car c'est bien être

malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'être point divertie de soi-même.

Au sujet des fameuses « promenades », je dois reconnaître que c'est avec un sentiment tout particulier que l'on foule le sol de cet endroit au sein d'une prison. Ne s'étonner de rien est presque le seul et unique moyen qui puisse apporter et conserver une certaine forme d'épanouissement comme prisonnier, car on doit bel et bien mourir à la société pour naître à la crapule, avec toute l'incertitude et la fragilité que cela représente. Et c'est lors de la fréquentation des « promenades » que nous y parvenons. Pour ainsi découvrir la souille où la pègre est nichée, l'humus où la justice de Saint-Brieuc désagrège les crimes saisonniers, où se respirent la mort et le renouveau.

Pourquoi tiens-tu donc absolument à prendre conseil de gens qui n'ont pas pour toi la moindre étincelle de compréhension ? La prison est une communauté de destins, où le ton est agressif, et qui pratique la désillusion systématique. Une bonne disgrâce de 12 mois y a d'ailleurs cuvé mon orgueil. Il est surprenant de voir jusqu'où s'élève la malhonnêteté des hommes lorsqu'elle est encouragée par quelques petits succès. N'oublie jamais que la prison est la Gloire du Vice.

La violence de chaque histoire de vie, ici, est une aventure humaine unique. Alcoolisés, drogués, handicapés, accidentés, violentés, violés, médicamentés, victimisés, influencés, manipulés, traumatisés, overdosés, cachetonnés... En prison, y a pas que les vieux qui sont ridés. Il y a tous ces jeunes compagnons de la mistoufle, dont certains ont à peine vingt ans et le visage déjà grêlé par la vie, ou d'autres encore qui ont des peaux qui n'en sont pas à leur première vie, qui ont servi à plusieurs existences déjà. Si les exercices physiques, les plaisirs intellectuels et les relations affectives ont un effet protecteur sur nos neurones, alors nous sommes ici ceux qui connaissent les recoins de la perte. Et dans cette violence d'entre les murs, comment cet univers façonne-t-il le cerveau des jeunes qui s'y développent ?

En prison, chaque rencontre possède un pouvoir façonnant, mais il faut se méfier des promesses fort agréables de gens qui font espérer plutôt qu'ils ne prouvent – j'attends mes vêtements depuis un an. Et surveiller toujours de très près celui qui entre dans ton intérêt pour en sortir avec le sien. Je dois ajouter qu'on ne peut rien dire de si débile et absurde qui n'ait déjà été dit par quelque taulard : la prison est l'oeuvre de l'ignorance accomplie.

Rien ne sert à personne ici de faire sentir le poids de sa dignité. Il faut boire les heures, éponger le temps, et surtout éviter d'afficher une provocante sérénité. Le fait que votre intérêt pour la sortie reste caché exerce l'humilité et freine l'orgueil. C'est un chemin peu emprunté.

Il faut fuir la compagnie des gens à qui tu ne veux pas ressembler. Si tu as un sentiment vrai, cache le comme un trésor. Surtout si une bande de ruffians fait

semblant d'être sur le pied de la confiance avec toi, de ce ton lest de « Wesh ma gueule, tranquille quoi, la famille! », que seul vous octroie le commerce d'une longue amitié au « heps ». Car dans cette atmosphère de truandaille, un conflit non réglé est une bombe à retardement.

Ton ambition trouvera partout des obstacles.

Mais que faire alors ici? S'élever dans le sentiment intérieur qui nous reste de notre grandeur passée, ou s'abattre à la vue de notre faiblesse présente? Car c'est être bien malheureux que de vouloir et de ne pouvoir, mais c'est déjà une consolation pour moi que de mettre mon esprit sur papier. Pour ne plus être assailli par les souvenirs d'une vie qui ne m'appartient plus.

On ne sait pas vraiment l'avantage qu'il y a d'être dépourvu de tout avant de faire connaissance avec la prison.

La prison, c'est chaud pour tout le monde : ce n'est pas la fièvre du corps, mais du lieu. Et comme on ne doit surtout pas laisser transpirer une goutte d'émotion, de faiblesse, alors, dans nos conversations, nous finissons tous à la longue par nous sécher à l'air du crime, pour avoir l'air dur, car ici le crime rend égaux ceux qu'il souille.

En taule, mentir en invoquant les livres sacrés, se parjurer soi-même, sur la tête de sa mère ou les yeux de ses enfants, n'est pas un vice, mais façon de parler. Lieu considérable en la paillardise, ici le silence même ne sait pas se faire comprendre. Il faut souffrir avec hauteur son emprisonnement.

De la même manière que la lumière produit l'ombre, être intelligent en prison dessert ton intérêt propre. S'il y a bel et bien un art de se conduire en société, un sage esprit doit s'accommoder aux vices de cette drôle d'harmonie, de cet égout qui dit tout.

S'il me prenait en fantaisie de vous désespérer, je parlerais de tous les individus toxiques du quotidien qui ne cessent jamais de me surprendre par la quantité de poison qu'ils injectent en permanence. Mais c'est en vain que l'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes. Je ne m'attarde donc jamais sur le négatif, et m'énerve encore moins à cause de ce qui est indépendant de ma volonté – de toute façon, je n'ai pas les clefs. Personne ici ne peut entamer mon moral et épuiser mon énergie.

Dans le silence de l'abandon, la qualité d'un homme se mesure par ses facultés et sa manière de se remettre en question. Nous devons tous consacrer le temps nécessaire à éclaircir notre passé,

même si la brûlure de ce silence est si vaste qu'elle fait mal. On éprouve les conséquences de sa vie de jeunesse lorsque l'on est en prison. Certes, il n'est pas d'expériences négatives, mais être en prison est une charge mentale qui ne disparaît jamais.

À force de penser dans ma cellule, et de me dépenser sur le papier, j'ai l'impression de faire de la tapisserie dans une cave.

La seule chose que l'on puisse posséder ici, c'est l'instant, cette éternelle suite de « MAINTENANT ». Des « MAINTENANT » où je ne sais plus si je suis en train d'écrire ou si je me vois en train d'écrire, ou encore si je me vois en train de me voir – à moins que je ne sois plus que mon écriture?

La prison! Ce que je redoute le plus, ce ne sont ni les privations de liberté, ni l'isolement, ni les châtements, c'est l'inaction. D'abord physique, mais pire encore, intellectuelle. Dans l'action, ce qui domine, c'est l'oubli de soi, qui est la forme la plus légère du bonheur en prison. Car notre bien-être ici, ce n'est que la privation d'être mal.

Alors on pense beaucoup, mais on dépense aussi, pour avoir ce sentiment d'humanité, celui d'être de ceux qui écrivent leur histoire et choisissent leur destin – c'est pour cela que, chaque semaine, nous remplissons nos bons de cantine. Manger, dormir, étudier, pour ne pas perdre mon temps, et faire du sport m'aident chaque jour à surmonter la grande désillusion de ma vie. Pour vivre d'autre chose que de souvenirs, car dehors comme ici, les êtres et les choses sont soumis à l'emprise du temps qui les emporte. Sans révolte, comme on se résigne à une idée dont on connaît depuis longtemps la vérité, j'ai compris que, bien qu'ici rien ne bouge, ce ne sont que nos vies qui rouillent.

Clément V.



Les surveillants sifflotent dans le couloir
le moine a entendu dire
qu'ils avaient tué un politique

On a lessivé la cellule
la crasse a pris des odeurs
de savon

Oie Sauvage examine les nuages
autrefois pendant des semaines
il arpentait la forêt

Trois cigarettes ont disparu
je sais qui me les a volées
ça se réglera plus tard

Pendant la nuit l'analphabète a oublié
la première lettre
de son nom

Demain partira un convoi
la destination
reste imprécise

Hier un visiteur est passé
il sentait les brochettes d'agneau
c'était un député du peuple

L'analphabète a régressé
Il s'est battu avec le professeur
il abandonne ses études

L'organisation s'est constituée
les conditions objectives pour la révolte
se font attendre

Les Ouzbeks chantent un chant ouzbek
les gardiens moroses
les font taire

En pleine nuit il y a eu un silence
ça a réveillé
tout le monde

Il paraît que le Secours Rouge
a envoyé
des couvertures made in China

Avant la grève de la faim
les meneurs s'approvisionnent
en biscuits

L'organisation s'est constituée
On se regarde en chiens de faïence
il n'y a pas encore de traître

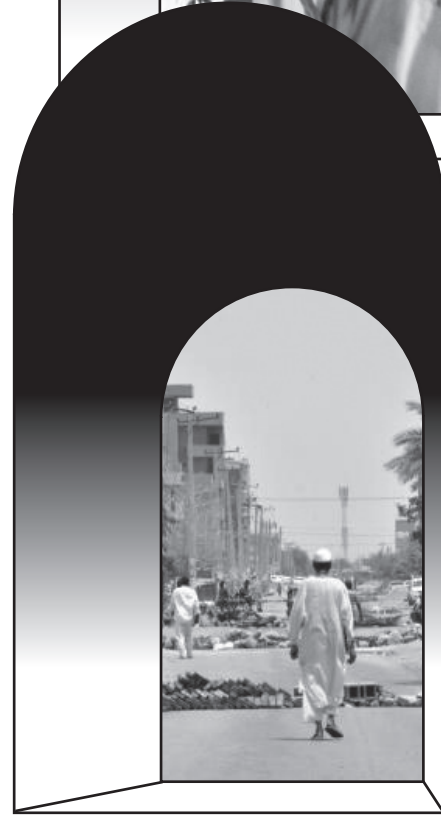
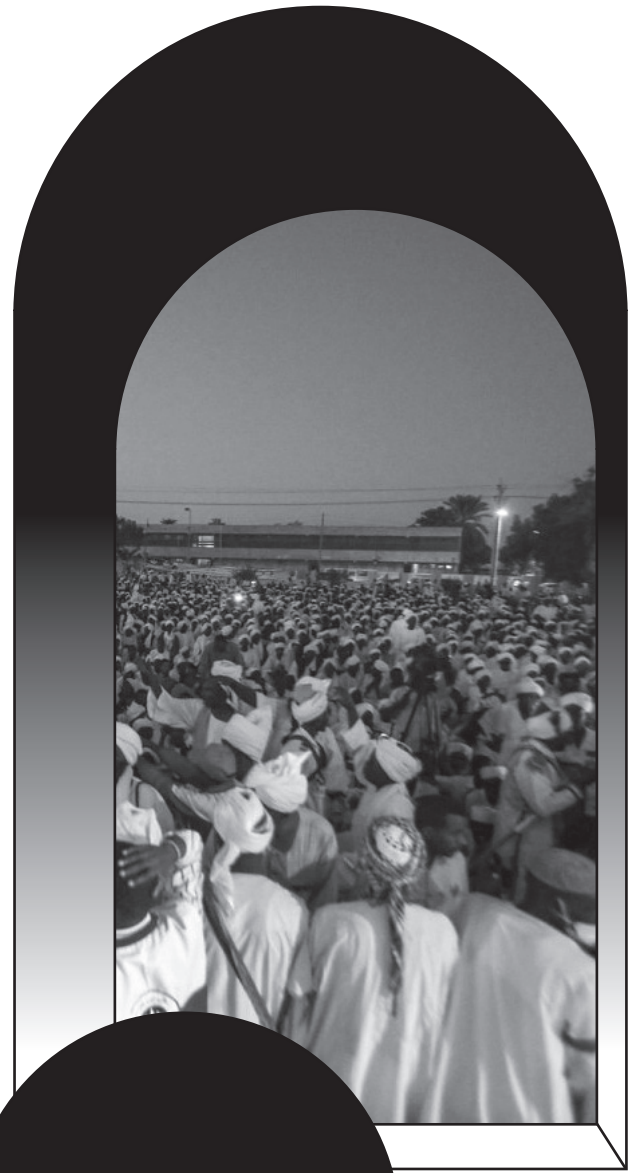
Les Chinois échangent des cigarettes
le vieux somnole depuis des heures
la chaleur est épouvantable

L'organisation s'est constituée
le blondinet sanglote
il ne voulait pas en faire partie

Le blessé reste debout et attend
on manque de places assises
dans la cellule

Sur la grisaille hostile du ciel
les barbelés dessinent
une touche d'humanité

L'organisation s'est constituée
on a des chefs des correspondants
mais pas encore de kamikazes



**Sur ce qu'il se passe actuellement
au Soudan :**

fr - <https://blogs.mediapart.fr/sudfa>
en - <https://www.noria-research.com/special-issue-on-sudan-down-with-the-government-of-thieves/>

THAḠRA HATA ALNASSR
DISPACH BETEK AN TRECH — RÉVOLUTION JUSQU'À LA VICTOIRE
ثورة حتي النصر

LE G7 SE FERA-T-IL

BORROKISER ?

texte extrait de l'introduction du dernier livre du collectif Mauvaise Troupe

Trop de contre-sommets furent des feux de paille qui laissèrent les territoires les accueillant plus affaiblis que renforcés. Nous pensons que la mobilisation contre le sommet du G7 en pays basque nord, de par sa particularité historique et géographique, pourrait emprunter d'autres chemins, située qu'elle est au carrefour de l'agitation tous azimuts qui secoue la France ces dernières années (cortège de tête, zad, gilets jaunes) et de l'histoire exaltée d'Euskadi. L'intense créativité en termes de formes, de manières de contester et de se battre qui a surgi dans l'Hexagone, et le désir de conflictualité réelle qui y est apparu ne sont pas passés inaperçus au Pays basque. Car ici une lutte de 60 ans en arrive à un tournant. ETA a rendu les armes en 2017, entraînant une recomposition du monde indépendantiste. Au-delà du bien-fondé de l'arrêt d'une tactique dont beaucoup ne voyaient plus les perspectives, il ne manque pas de militants euskaldun (basques) qui considèrent la peste liquidation de l'héritage d'ETA comme un peu raide et le virage amorcé par trop serré. Comment continuer à se battre au Pays basque ? Comment faire pour que la politique ne soit pas kidnappée par les urnes ? D'où repartir ? Car un héritage très lourd demeure. La fin unilatérale du conflit n'a pas fait sortir les prisonniers.

La menace systématique de l'anti-terrorisme ne favorise pas l'audace et la recherche de nouvelles formes. Elle suscite une crainte que l'on sent très nettement au sein de la plateforme contre le G7. Beaucoup d'organisations indépendantistes du sud sortent tout juste de périodes d'illégalisation qui ont parfois amené leurs membres à subir de longues peines de prison pour de simples délits d'opinion. Le discours de condamnation de toute violence qu'elles ont dû adopter pour ne pas être à nouveau interdites ne leur facilite pas l'organisation d'un contre-sommet, surtout lorsque le contexte français laisse à penser qu'il ne sera pas qu'une promenade...

En face, le préfet refuse catégoriquement que le contre-sommet se tienne dans l'agglomération Bayonne-Anglet-Biarritz. Sans doute a-t-il eu une vague réminiscence de celui de l'Union Européenne qui s'y était tenu en octobre 2000. Les protagonistes étaient peu ou prou les mêmes, mais la stratégie n'avait rien à voir. C'était l'époque, au sud, de la kale borroka, la guérilla urbaine, érigée par ETA au rang de stratégie hebdomadaire de mise sous pression des rues du Pays basque. Presque vingt ans plus tard, les rues des villes du Pays basque seront-elles borrokisées ?

Les autorités aimeraient s'en prémunir, proposant aux opposants de tenir leur contre-sommet à Dax dans les Landes, ou alors à Hendaye, loin en tout cas des dignitaires en goguette. Dans le même temps, ces derniers ne ménagent pas leur peine pour exciter les protestataires, plaçant leur sauterie sous la houlette de la lutte contre les inégalités sociales, pour la parité homme-femme et le sauvetage de l'Afrique. Un jeu de provocation périlleux, car même si les salons demeureront assurément inaccessibles



du 24 au 26 août 2019, le reste du Pays basque Nord ne manquera point de lieux où batailler. En effet, quel méli-mélo que le déplacement de toutes ces délégations, de ces centaines de traducteurs et des 15 000 policiers annoncés, tous logés dans un rayon de 50 km autour de la cité balnéaire ! En pleine saison touristique, cela risque fort de transformer ce petit territoire en zone d'actions et de blocages. Et comme le hasard fait bien les choses, il se pourrait bien que les infrastructures d'accueil du G7 coïncident peu ou prou avec celles qui polluent au quotidien le Pays basque. Golfs, agences immobilières, infrastructures touristiques et axes de circulation majeurs offrent aux contestataires des perspectives à même d'éveiller la créativité la plus débordante. Et de matérialiser la solidarité avec les combats que les Basques mènent depuis des décennies contre ceux qui voudraient faire d'Euskadi une carte postale folklorique et pacifiée, recouvrant l'image plus sulfureuse de son histoire combattante.

NE PAS RESTER SEUL, PENSER L'ENTOUR

Il est fréquent que les textes paraissant dans les périodes de déclin des mouvements soient pesants et empreints d'une certaine tristesse. On essaye de comprendre les échecs, on prend conscience de nos faiblesses et on fait état d'une répression qui touche une part de plus en plus importante de gens. De nombreux messages et articles listent des chiffres effarants, il y aurait eu tant d'arrestations, tant d'incarcérations, tant de blessés. Et voilà que devant ces ritournelles chiffrées on est pris de vertige. On compare les données de la répression avec celles des mouvements précédents pour mesurer l'importance historique surannée de ce que l'on vient de vivre. Hélas, savoir qu'il y

a eu 400 incarcérations ou 10.000 interpellations, ou convenir que la répression du mouvement des gilets jaunes aura été plus importante que celle du mouvement de 1995, ne nous aide pas à savoir comment la vivre. Tout au plus comprend-on que les pratiques que subissent les quartiers populaires et les populations racisées depuis longtemps se sont étendues aujourd'hui et que l'horizon a plus de probabilité de s'assombrir que de virer au beau fixe. Il nous semble opportun de tenter de comprendre le plus finement ce qui est en jeu dans les différentes formes de répression. Nous qui savons que l'opposition entre individu et collectif n'existe pas, nous qui considérons que chacun est intimement lié à celles et ceux qui l'entourent, que l'entremêlement des existences est au fondement de la vie à plusieurs, nous devons comprendre ce que la répression vient changer dans nos vies tant les nôtres ont été blessés, jugés ou encore emprisonnés. Ce qui suit a été écrit pour avancer dans cette voie. Il faut ici faire une remarque importante : dans ces lignes le regard est surtout porté sur des logiques de répression propres aux autorités publiques dans le cadre de mouvements qui prennent largement la rue. Ce ne sont qu'une partie des formes contre-insurrectionnelles : dispositifs de contrôle, favorisation de l'auto-censure, diversion sociale, appel à l'unité nationale, etc., sont aussi à prendre en compte, tout comme les motifs répressifs spécifiques aux

luttons de travailleurs. Notons aussi que ce qui suit ne met pas en lumière la manière dont hommes et femmes sont touchés différemment. La tentative qui suit est donc largement incomplète.

QUELQUES FORMES PRINCIPALES :

Ainsi, on peut déceler différentes formes de répression étatique qui toutes visent des objectifs spécifiques. Les énoncer ici doit autant servir à identifier les formes qu'à tenter de les prévenir en aidant à les anticiper.

1. Ciblage des personnalités publiques

Dans les mois précédents on aura vu à plusieurs reprises des personnalités publiques du mouvement des gilets jaunes être victimes de formes de répressions ciblées : Jérôme Rodrigues mutilé, Éric Drouet interpellé et mis en garde-à-vue, Maxime Nicolle aka Fly Ryder interpellé et soumis à l'amende pour avoir manifesté malgré l'interdiction, etc. Ces figures du mouvement des gilets jaunes ont dû faire face à une attention particulière de la part des autorités, alors même qu'on les imagine mal mettre à bas une vitrine ou lancer des pavés sur la police, du fait même de leur médiatisation. Ici, le ciblage a pour objectif de forcer les individus moteurs à se prononcer moins fortement, voire à les obliger à lâcher la lutte par étouffement. Démarche qui part du postulat que leur abandon sera démobilisateur.

On notera toutefois que cette tentative comporte un risque : celui de remobiliser fortement en créant un vif sentiment d'injustice.

2. Ciblage des différentes tendances

Ailleurs que dans le mouvement des gilets jaunes, on trouve des exemples qui devraient susciter notre intérêt. Ainsi, la lutte contre le centre d'enfouissement de déchets nucléaires de Bure est particulière en ce sens qu'elle a su trouver une manière de faire coexister des tendances diverses dans les pratiques et dans les tactiques de



luttés. Aucune organisation ne s'étant dissociée des pratiques des autres tendances, les autorités ont alors tenté activement de fractionner le mouvement et de le vider de ses forces. Pour cela, une vaste opération judiciaire a été enclenchée et des dizaines de perquisitions et arrestations ont eu lieu, ciblant des membres de toutes les composantes : responsables associatifs, militants « radicaux », et jusqu'à l'avocate du mouvement. Chaque personne ciblée correspond à une des parties du mouvement, comme pour dire : *vous êtes tous une cible potentielle*. En définitive la stratégie est celle de la doctrine Garzón, du nom de ce juge espagnol chargé de la répression judiciaire contre le mouvement indépendantiste basque. Celle-ci consiste en l'extension des peines anti-terroristes appliquées aux organisations armées comme ETA à l'ensemble du mouvement de soutien. Le principe étant condensé dans une sentence laconique : *Todo es ETA, tout est ETA*. À Bure, toutes les tendances sont donc accusées de faire partie d'une même association de malfaiteurs. Laquelle n'existe que dans l'esprit du procureur. Les buts recherchés par l'État sont multiples : signifier à tous que personne n'est à l'abri de charges lourdes, pas même les organisations citoyennes et non-violentes, et limiter ainsi les effets de soutien entre composantes tout en brisant les tissus de solidarité et les éventuelles coordinations entre composantes.

Là encore, les autorités prennent le risque de consolider les liens entre les différentes parties du mouvement, qui comprennent qu'elles vivent toutes la répression indépendamment des stratégies et des tactiques respectives. « On ne nous atomisera jamais » disaient les militants contre le centre d'enfouissement de déchets nucléaires.

3. Taper dans le tas

Cette forme est le prolongement de la précédente mais appliquée aux manifestations ou rassemblements. La police charge la foule, la scinde, la gaze avec ou sans provocation, le 1er mai 2019 à Paris en aura été une des illustrations récentes les plus évidentes. Là aussi, l'effet recherché est de briser les solidarités, actives et discrètes, celles, par exemple, de ces centaines de personnes plutôt

pacifistes qui restent derrière les groupes qui vont au contact de la bleusaille, leur permettant de se fondre dans la masse si c'est nécessaire ; ou encore celles qui, sans soutenir activement les formes plus offensives, décident de manifester quand même, malgré le chantage à la « complicité », pour que des expressions diverses existent. Mais ces présences de masse gênent les autorités qui préféreraient que tout soit bien clair, séparé et



identifiable, que le cortège de tête soit bien devant avec un vide sanitaire entre lui et les cortèges syndicaux, par exemple. L'effet recherché est donc le même : montrer que tout le monde peut être touché, limiter les effets de soutien, décourager et faire peur. Et cela sans parler des opérations de renseignement menées lors des contrôles massifs.

Mais ici aussi, existe un risque pour les autorités : voir les foules s'organiser pour se défendre et le cas échéant riposter. La transmission des gestes de défense que l'on a pu voir ces derniers mois, avec une forte croissance du nombre de gens dotés de banderoles, boucliers, casques et lunettes sont de cet ordre. Jusqu'au service d'ordre de la CGT qui riposte à une attaque de la Bac sur son leader avec la gazeuse familiale.

4. Répression à effet durable

Des différentes formes de répression il y en a dont la fonction même est de toucher dans la durée. Contrôle judiciaire, incarcération, blessure grave ou mutilante ont comme caractère commun de coincer durablement la personne ciblée, de la fixer là où elle ne pourra plus participer aux mouvements d'opposition, là où les siens devront placer leur énergie dans le soutien aux réprimés avant de continuer la lutte. Toute mobilisation sur la durée est confrontée à ce dilemme : quand l'énergie doit être réorientée sur l'anti-répression

comment continuer à mettre la pression sur les autorités ?
Voilà

pourquoi les prisonniers politiques basques sont éparpillés sur le territoire, voilà pourquoi de nombreux contrôles judiciaires empêchent les contrôlés de se voir, voilà pourquoi des mesures d'interdictions de territoires sont prononcées : « mettez-vous là et ne bougez plus. » Et de tout évidence ces peines ne s'appliquent pas qu'aux réprimés mais aussi à toutes leurs relations proches.

Dans un cas plus individualisant (parce que touchant moins la communauté du condamné), les peines de sursis participent aussi de cette volonté de fixer le réprimé.

CASSER LES LIENS, INDIVIDUALISER :

En cibler un pour en toucher cent, en blesser cent pour en effrayer mille. Voilà en quelques mots l'essentiel du principe actif de la répression des mouvements. Ce qu'on voit des exemples précédents c'est la manière dont l'État structure la répression en s'appuyant sur les liens qui tiennent ses opposants ensemble pour répandre la peur et rétablir la normalité rompue par le mouvement.

Ces liens sont divers et de nombreuses natures car tout mouvement est un milieu complexe. Il y a ce qui tient le mouvement dans son ensemble, ce qui donne le sentiment de faire partie d'un tout, il y a ce qui tient les gens d'un même territoire, ce qui tient les gens d'une même orientation politique, ce qui tient les gens d'une même condition sociale, ce qui tient les amis entre eux, etc. mais aussi ce qui tient les gens qui se détestent, car l'opposition affirmée entre différentes composantes d'un même mouvement est encore une part du commun : on partage ce qui nous sépare, les liens ne sont pas tous joyeux. Par conséquent, lire le mouvement implique de comprendre la complexité de l'entremêlement des ensembles sociaux qui le traversent et de la superposition des liens qui s'y sont tissés.

La répression se joue donc à plusieurs niveaux, on pourra dire *macro* et *micro* pour aller vite. Le niveau *macro* est presque un plan préventif, le pouvoir tente d'identifier, ou de créer, des lignes de fracture pour rompre les ensembles, décomposer un mouvement qu'il sait multiple. Ainsi, Macron et les siens ont hurlé à la violence tout en promouvant les composantes « responsables » des gilets jaunes pour tenter de segmenter le mouvement par pans entiers, pour favoriser les dissociations et les clivages internes, particulièrement quand ceux-ci traversent déjà le mouvement. L'opération des autorités consiste donc à défaire la complexité des

liens pour faciliter sa gestion, en s'appuyant pour cela sur les fractures déjà existantes. Il ne faudrait pas pour autant tomber dans l'unanimité et le toussensemblisme. Il y a des fractures qui doivent être assumées et des pratiques qui doivent être combattues dans nos espaces de lutte, ainsi les pratiques fascistes et les discours antisémites qui ont parfois existé au sein du mouvement des gilets jaunes. Le niveau *micro*, lui, est celui qui touche



aux corps, qui fait sauter de petits éclats du mouvement à chaque coup de boutoir : telle personne se fait casser la jambe dans une charge et ne peut plus conduire pour aller travailler, telle personne incarcérée ne peut plus s'occuper de ses proches, telle autre voit ses enfants envoyés aux services sociaux, etc. Autant de situations où la vision générale manque, où on se recentre sur son noyau de proches et où notre participation au mouvement devient plus compliquée. C'est précisément là qu'il faut insister sur la teneur des liens. Aussi, comprenons le bien, si l'une des nôtres a le bras cassé par un coup de matraque ce n'est pas seulement elle qui est visée, c'est nous. C'est sa vie qui sera changée, mais c'est aussi la nôtre. Et la manière dont nous agissons pour l'accompagner dans cette épreuve — nécessairement commune — affectera notre manière d'être ensemble par la suite.

**DILUER LA PEINE,
RÉPARTIR LA CHARGE :**
Mais ce nous-là était peut-être inexistant avant la répression et une communauté spontanée

(ce que Blanchot appelait l'« amitié renouvelée », la « camaraderie sans préalable ») se fait évidente lors d'une charge policière. Même sans se connaître, ceux qui sont pris ensemble, battus ensemble, coincés ensemble, témoins ensemble de la mutilation du voisin, vivent une expérience commune qui tisse tout

de suite un lien entre les présents. Et il nous semble plus qu'opportun de venir assumer ce lien et de le faire exister au-delà de l'expérience traumatique.

Lorsque cette amie a perdu son doigt au passage d'une clôture alors que la police poursuivait un bout de cortège, c'est une dizaine de personnes qui l'entouraient. Ce sont autant de gens qui ont vécu ensemble ce moment, qui l'ont aidée sans se connaître, qui se sont retrouvés en fin de journée pour boire un verre ensemble,

impossible qu'ils étaient de retourner de suite à leur normalité. Sans cette prolongation du partage, si cette communauté affective spontanée avait été dispersée, chacun se serait retrouvé seul face à l'expérience traumatique, incapable d'expliquer et de transmettre aux proches le choc vécu. Mais ils ont également pris des nouvelles de la blessée à chaque fois qu'ils ont pu, car l'expérience, même si elle est commune, n'est pas équivalente, ne touche pas tout le monde de la même manière. Alors, il faut comprendre que l'État joue de manière double : pour toucher la foule, il essaye d'abord de comprendre les liens qui la composent, puis il tente de la segmenter, jusqu'à, enfin, individualiser ses cibles. Et si c'est bien une communauté qui est touchée il n'y a qu'une seule personne qui porte les blessures, il n'y a qu'une seule personne face au juge. À travers l'individualisation de la peine apparaît aussi l'incommunicabilité du vécu et surgit souvent le sentiment d'être démunis face la situation. Et les cas sont nombreux où le blessé ou l'incarcéré se retrouvent isolés dans la posture de victime de la répression,

instituée de la sorte par les autorités (qui voit d'ailleurs plus souvent le réprimé comme agresseur que comme agressé) mais aussi par son entourage qui en fait un martyr, qui isole son cas pour illustrer la violence. Dans ces deux cas, l'individualisation est forcée et opère une dépossession du réprimé par l'extérieur. On décortique son passé, ses faits, gestes et dires, on le met au centre des regards, on le dépouille de ses moyens de se reconstruire en le figeant dans une figure d'affligé. Gageons qu'il y a une autre attitude à adopter, qui consiste précisément à s'appuyer sur la communauté pour répartir la peine ; sans oublier la singularité du réprimé mais sans la coincer malgré elle dans cette figure affligée. Est-il mutilé ? Il faudra l'aider à accueillir cette blessure et à adapter sa vie à la mutilation, mais il faudra aussi soutenir les plus proches dans ce quotidien qui ne peut être que collectif. Est-il incarcéré ? Il faudra aller le voir, lui fournir une aide pour toutes les démarches administratives, mais aussi alléger ses proches en s'occupant à l'occasion de leurs enfants ou en les relayant dans telle ou telle tâche. De plus, la publicisation d'une violence subie par quelqu'un devrait toujours se penser à partir de la capacité de soutien effectif que la communauté peut apporter au réprimé en diluant autant que possible la charge. Car soutenir ne se résume pas à signer une déclaration ou être présent à une manifestation (gestes qui sont bien sûr importants) et les caisses de solidarité pour payer les frais de justice ou les prothèses jouent aussi un rôle

de premier plan facile à mettre en place quand on ne fait pas partie des premiers cercles de ceux touchés par la répression. Soutien psychologique et aide matérielle sont aussi importants que d'éviter de rajouter de la charge supplémentaire ou de concentrer cette charge sur une ou deux personnes : ne pas les affliger de remontrances (« tu n'aurais pas dû aller dans cette manifestation »), limiter autant que possible de charger un réprimé de la peine que l'on a à le voir réprimé, ne pas l'enfermer dans cette figure de la victime affligée, etc. Diluer la peine et répartir la charge, donc. La dé-concentrer pour qu'elle se fasse ressentir le moins possible. Partir du point central et la diffuser vers l'extérieur, à travers les différentes strates de la communauté.

PUISQU'IL S'AGIT DE LUTTE :

Les différentes attaques sur les mouvements ont deux

objectifs principaux : défaire les liens tissés et immobiliser, notamment par la peur. Fuir face à une charge par peur ne peut évidemment pas être blâmé, mais c'est lui faire atteindre son objectif que de ne pas trouver le moyen de transformer cette peur en colère. Et c'est Maurice Grimaud, préfet de Paris en 1968 qui le dit à ses hommes : « Dites-vous bien et répétez-le autour de vous : toutes les fois qu'une violence illégitime est commise contre un manifestant, ce

sont des dizaines de ses camarades qui souhaitent le venger. » Ce qui n'est vrai, du moins peut-on le supposer, qu'à la condition que la colère prenne le pas sur la peur.

Aussi, quoi que certains trouveront cette observation anecdotique, nous voilà surpris du peu de chants graves nés de l'intense répression vécue ces derniers mois. Nombreuses sont pourtant les luttes dures qui ont su s'appuyer sur des chansons solennelles

pour faire porter largement, et accueillir au sein des mouvements, les douleurs vécues. La semaine sanglante, le chant des partisans, le chant des sardinières, Santa Barbara bendita, The Wind That Shakes the Barley, autant de chansons nommant la dureté des conditions de vie ou de la répression, soudant les rangs de leurs chanteurs respectifs. Les nôtres font défaut.

Si nous nous attardons brièvement sur ces chansons, c'est que chanter à plusieurs est l'un des premiers gestes de ceux qui se disent *nous*. Et si, de notre point de vue, cela a de l'importance, c'est que nous considérons que la première forme d'anti-répression c'est de ne pas être isolé.

Il y a quelques années, certains des nôtres, poursuivis par les autorités, disaient : « C'est une infirmité constitutive du pouvoir que d'ignorer la joie d'avoir des camarades » « Mais nous, nous chanterons longtemps ensemble. » ajoutons-nous aujourd'hui.



EN QUELQUES LIGNES

À la Zad, ça vit encore 1

La situation sur zone est toujours complexe mais ceux qui y vivent avancent inexorablement dans la pérennisation de ce qu'il y ont construit. En ce moment se discute non seulement l'usage des près de 350 hectares de terres occupées par le mouvement, mais aussi la possibilité de pérenniser les bâtis occupés par les habitants de la zone (et peut-être d'autres maisons vides, dans le but d'accueillir de nouveaux venus partisans du mouvement). Les projets légalisés s'installent donc sur la durée et ceux qui les portent bâtissent des espaces de travail en même temps qu'ils forment ceux qui le désirent à différentes techniques contemporaines et traditionnelles de construction et de foresterie. Des tentatives de reconstruction ont également lieu sur des terrains non protégés par les fiches, mais 200 gendarmes ont récemment déboulé sur la zone pour détruire quelques cabanes...

À la Zad, ça vit encore 2

Les 5, 6 et 7 juillet prochains aura lieu ZadenVIES, le rassemblement estival annuel du mouvement. Quatre grands forums viendront ponctuer le week-end, on y parlera Exil et migration, luttes locales dans le pays nantais, luttes globales (gilets jaunes, contre-sommet du G7, grèves climatiques, etc.) et enjeux actuels sur l'avenir de la Zad. Pour agrémenter le tout : bals, concerts, actions, balades, ateliers, etc.

Plus d'infos ici :

<https://zad.nadir.org/spip.php?article6524>



Douar Didoull 1

Le 11 avril dernier on apprenait que trois arrêtés « acceptant la renonciation totale de la société Variscan Mines » étaient publiés. On se félicite de voir que la mobilisation populaire est venue à bout de ces projets. (Pour rappel, nous avons publié en 2016 la revendication d'une action incendiaire contre le siège de la société minière.)

Douar Didoull 2

Quelques jours à peine avant l'élection européenne, un peu comme pour anticiper la percée électorale d'Europe écologie - les Verts, un « conseil de défense environnemental » (qui n'est rien d'autre qu'un conseil des ministres thématique au nom pompeux), décidait de mettre fin au projet dit de la Montagne d'or en Guyane dans sa version actuelle. Aussi, les organisations locales ne sont pas dupes et demandent un abandon ferme et définitif, non seulement de ce projet, mais aussi de l'ensemble des projets miniers en cours dans la colonie. Certains rappellent à ce titre que « ce sont aujourd'hui près de 360.000ha de terres qui sont directement concernés par des activités d'extraction ou des projets de recherches minières, alors même que ce territoire représente à lui seul 50% de la biodiversité française. »

Douar Didoull 3

Alors que l'on met sous presse ce numéro, des milliers de personnes ont convergé en Allemagne, près de Cologne, pour tenter de bloquer les immenses excavatrices de charbon qui détruisent progressivement 50km² du bassin Rhénan. Zone qui est déjà celle qui libère le plus de CO₂ en Europe.

Douar Didoull 4

À la peine depuis l'élection de Tsipras et l'abandon de la lutte par Syriza qui était une composante importante, le mouvement contre la mine d'or à ciel ouvert de Megali Panagia en Chalcidique (en Grèce, donc, à quelques heures de Thessalonique) organise son camp estival de lutte du 19 au 28 juillet. Amis, si vous ne savez pas quoi faire de vos journées de juillet, allez-y de notre part.

Plus d'infos ici :

en — <https://epitropiagonapanagias.blogspot.com/2019/06/ten-days-of-struggle-in-skouries-19-28.html>

Rennes vert

OpenSky prend l'eau (un peu comme le couvent des jacobins), mais comme pour la Montagne d'or, les édiles locaux peinent à mettre un terme définitif à ce projet stupide de la surface du parc du Thabor (tiens ! c'est une idée ça, de faire un centre commercial en plein quartier bourgeois). Alors, c'est tout naturel, le promoteur immobilier Blot, qui se charge localement du projet, commence à devenir la cible d'une campagne de dénigrement que l'on ne peut qu'appuyer. Coup de peinture sur leurs façades, banderoles dénigrantes, BLOT se tape un *bad buzz* peut commun depuis longtemps. Pendant ce temps-là Giboire, Lamotte et consorts se marrent sans doute des mésaventures de leur concurrent. Ils feraient mieux d'éviter, ils sont les prochains sur la liste d'Arya Stark.



DANS SA MAIN

Il tient sa maison dans sa main, sa main voyage avec lui. Aussi bien par mer que par route, à travers l'air, il franchit des pays sans savoir les barrières, et sa main porte sa maison de naissance, celle-là même où il a grandi. La mémoire de son enfance est gardée dedans, dans un coffre de verre, cube transparent qui ne laisse pourtant rien voir. Il dit : « Je suis plus léger avec mes souvenirs enfermés dans le coffre, ainsi je ne me porte pas, je marche comme si je volais, j'ignore la fatigue, je glisse dans l'espace, et les rides ne m'ont pas encore rattrapé. Où que j'arrive, je me présente le plus simplement, je me déshabille pour que mon corps soit le plus vulnérable. Oui, j'arrive désarmé, je ne porte aucun message. » Il mange à la première table, sans dire son nom, et dans sa main il tient la maison et le coffre qu'elle renferme. Il n'interroge pas. Il décrit ce qu'il voit, il fournit aussitôt son impression, il n'a pas peur. Les hôtes sont intrigués par cette main qui pend sous la table et devinent cette maison toute refermée sur d'anciennes parties de l'éternité. Ils ont l'air de penser que percer le secret des murs suffirait à expliquer le pourquoi du voyageur. Nul ne répond d'avance. Lui-même, qui est l'étranger du jour, ne pense rien de ce qui le distingue. Si la porte de la maison s'ouvrait peut-être que l'histoire changerait de nature, mais elle reste close, qu'importe si chacun est prévenu de ce qu'elle masque. Mais le coffre qui ne cache rien renferme pourtant le plus grand mystère. Tout ce dont il se souvient y est rangé selon un classement hyperaléatoire échappant à toute forme de chronologie. Est-ce toute la mémoire du monde ? C'est un homme jeune qui vient d'aussi loin que les hommes, il a ignoré les malheurs et il mange à la table de paysans d'une autre langue. Par moments, il pense à soulever sa main et briser sa maison sur le milieu du repas afin d'en finir, mais il ne le fait pas. Dès que rassasié, il se lève, il franchit le seuil, prêt à repartir, à continuer sa route. « Si encore j'avais deux mains, se dit-il, je pourrais passer mon fardeau de l'une à l'autre », car soudain il a senti le poids des murs et de sa mémoire. Il comprend qu'il a passé le nombre d'étapes. Il ne vole plus, il doit porter son histoire comme son présent, et il sent monter la fatigue. Il découvre l'habitude de dormir, il pénètre dans sa main, se retire dans l'oubli. La porte n'est plus la porte.



Le mercredi 26 juin à 19h30, la Maison de la Grève accueillera le jazzman liégeois Yves Teicher, violoniste, chanteur, et lecteur de poésie. Il y interprétera sa mise en musique d'*Une saison en enfer*, d'Arthur Rimbaud.

La soirée sera introduite par quelques mots à propos de l'œuvre de Rimbaud et de son rapport avec les événements du XIX^e siècle (colonisations, modernisme et insurrections).

« D'ailleurs, l'affaire posée, je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment. Mais un plan est indispensable. »

Arthur Rimbaud, lettre à Jules Andrieu, 1874, découverte en 2018.

« Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent, toujours, sans que s'émeuvent les Rois de la vie, les trois mages, le cœur l'âme, l'esprit. Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer - les premiers ! - Noël sur la terre ! Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie. »

Arthur Rimbaud, *Matin. Une saison en enfer.*

« Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avarés. Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre : tu as bu d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan. - Ce peuple est inspiré par la fièvre et le cancer. Infirmes et vieillards sont tellement respectables qu'ils demandent à être bouillis. - Le plus malin est de quitter ce continent, où la folie rôde pour pourvoir d'otages ces misérables. J'entre au vrai royaume des enfants de Cham. »

Arthur Rimbaud, *Mauvais sang, Une saison en enfer.*

« Maîtres jongleurs, ils transforment le lieu et les personnes, et usent de la comédie magnétique. Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent. Leur raillerie ou leur terreur dure une minute, ou des mois entiers. J'ai seul la clef de cette parade sauvage. »

Arthur Rimbaud, *Parade, Les Illuminations.*

